No 235.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 août 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JOSE-FELICIANO DE CASTILHO,

de Lisbonne.

Por ceos nam naturaes, de qualidade
Inimiga da nossa humanidade.

CAMOENS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, *Examinateur.*
Hygiène	DES GENETTES
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Suppléant.*
	CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Président.*
	ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX.
	FOUQUIER.
	....
	CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER.
	DUBOIS, *Examinateur.*
	DUPUYTREN.
	ROUX.
Clinique d'accouchemens	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle, *Suppléant.*	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend lenr donner aucune approbation ni improbation.

A SA MAJESTÉ

D. PEDRO D'ALCANTARA,

DUC DE BRAGANCE.

SIRE,

Votre Majesté, en me permettant d'inscrire son nom à la tête de mon opuscule, a protégé ma faiblesse par la grandeur de son bouclier.

LE PLUS RESPECTUEUX DE VOS SUJETS,

J.-F. DE CASTILHO.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE.

Qu'il soit permis à celui que les orages d'une vie aussi courte en durée que longue en souffrances, que les tourbillons des dissensions politiques ont chassé de son pays natal, de verser quelques larmes sur le sort de ceux qui, loin de leur patrie, endurant les supplices de Tantale, brûlent d'atteindre ce fantôme nébuleux aux formes angéliques qui s'échappe à leurs embrassemens, se consument du désir de voler dans une patrie qu'ils ne doivent plus revoir! Dans l'échelle immense des êtres organisés, depuis le végétal jusqu'à l'homme, on dirait qu'un instinct commun verse en eux ce sentiment doux et généreux de l'amour du sol natal. Voyez cet arbre majestueux, ce briarée immense qui déploie ses branches touffues aux bords du Gange, sur les rives équatoriales, transportez-le sur les plages australes, aux bords du Danube, là où le coucher d'un soleil riant ne teint jamais en pourpre le vif azur des cieux, vous le verrez s'arrêter dans sa croissance, changer la couleur de son feuillage, devenir stérile ou porter des fruits amers, s'étioler et mourir. Voyez chez les animaux, chez ces êtres en qui le sentiment de l'existence est plus développé, voyez le castor adroit, le cerf que des chasseurs impitoyables ont ex-

pulsé de sa demeure paisible; le voilà libre, il accourt d'un pas rapide pour verser des larmes de joie dans les lieux qui l'ont vu naître. Malheureuse victime! tu y reviendras si souvent que tu finiras par trouver le fer de l'assassin, là où tu ne mettais ton bonheur qu'à vivre inoffensif. S'il en est ainsi de tous les êtres vivans, que sera-ce de l'être éminemment sensible, si supérieur à toutes les œuvres de la création par la raison, ce rayon de la divinité qui lui fait mesurer toute l'étendue de sa perte! L'homme au cœur généreux, loin d'une patrie qu'il n'espère plus revoir, endure la plus amère des douleurs; il éprouve dans ce monde un éclair de l'enfer. C'est ainsi que les hommes illustres de Rome et d'Athènes étaient punis par l'exil : quel plus déchirant supplice pouvait être infligé à *Aristide* que de le bannir de son pays, le faire traîner une existence insupportable loin des pénates chéris! Que *Lemontey* connaît mal le cœur de l'homme lorsqu'il s'écrie : « Là où il n'y a pas de justice, je ne vois qu'un repaire et non pas une patrie! » Qu'il s'éloigne comme moi de ce repaire, qu'il se fixe quelques momens sur l'idée de ne plus y retourner, il sentira son cœur se briser, et des larmes enflammées sillonner des joues creusées par le désespoir. Qu'il se transporte à cet âge où tout est vie, où les sens ne suffisent pas pour recevoir toutes les impressions de plaisir, où une imagination brûlante efface rapidement les chagrins pour ne faire ressortir que le bonheur; qu'il soit soudainement enlevé à cet heureux théâtre, aux doux embrassemens d'une mère, aux pures caresses d'une sœur, aux mille objets qui naguère l'entouraient d'une auréole enchantée, oh! il tremblera sous le poids de son malheur.

C'est en vain que vous montrerez à celui que le chagrin dévore, et des contrées plus riantes et un soleil plus pur, une nature variée, des régions nouvelles.... hélas! il aura beau voir le monde entier; l'univers pour lui n'est que sur un point, et c'est celui-là que vous lui cachez. Que de fois vous irez le trouver assis solitairement aux bords de la mer, la tête appuyée sur ses mains, les yeux fixés vers des contrées plus heureuses, entrecoupant par ses sanglots, mouillant par ses larmes les paroles qu'il prononce à son insu : « Salut, astre de la

nuit, confident du malheur! dis-moi, les regards d'une mère, d'une amante chérie, sont-ils fixés comme les miens sur ton disque argenté? Plus heureux que moi, vois-tu ma demeure, la demeure de mes amis? Et vous, flots qui vous déroulez devant moi sur cet océan qui borde ma patrie, en arrivant sur ces rives fortunées, baisez-les doucement, et dites-leur que vous m'avez vu! » Alors une foule d'idées sombres viendra verser la nuit dans son âme; il tressaillira devant la noire pensée qu'une terre lourde, qu'une terre étrangère, couvrira ses ossemens; que, lorsque trépassé, il se réunira aux fantômes de la contrée, il n'y trouvera pas un seul ami. C'est ainsi que ce chef d'une horde de sauvages du Canada, invité à venir avec les siens en Europe, répondit : « Comment nous séparer de la terre qui garde nos ancêtres? Dirons-nous à leurs ossemens de se lever et de nous suivre? »

Et cette moitié du genre humain que l'autre moitié a vouée à l'esclavage, que devient-elle sur le sol de ses bourreaux? Elle ne trouve la paix que sur la pointe d'un poignard. Victimes dans ce monde, leur croyance riante leur présentait un avenir plein de bonheur; ils se tuaient pour renaître dans leur patrie. Les suicides se sont tellement multipliés, que les colons les faisaient enterrer les membres hors de terre, pour faire voir aux autres qu'ils ne quittaient pas leurs plages.

Ce sentiment est inné dans le cœur de l'homme. Tout ce qui rappelle la patrie offre un charme irrésistible; et plus que tout, les lieux où l'on a passé cet âge de l'enfance où l'on commence à sentir. A dix ans, ayant quitté Lisbonne pour commencer mes études à l'Université de Coimbre, lorsqu'au bout de cinq ans je retournai dans cette capitale, je brûlais du désir de revoir les lieux où j'avais passé les premières années de mon existence. J'obtins la permission d'y venir : avec quel ravissement, quel délire je visitais les derniers coins de la maison, de ces jardins, témoins de mes jeux innocens! j'embrassais les arbres, je parcourais mille fois les mêmes allées, je me transportais à l'aurore sans nuages d'une orageuse journée. C'est ici que je ferai remarquer l'impression de grandeur dont notre imagina-

tion est frappée à l'aspect des lieux où l'on a passé l'enfance ; si vous revoyez les mêmes objets, vous serez étonné de leur petitesse ; c'est le résultat de la comparaison du moi enfant et du moi homme à des objets invariables. C'est par le même motif que j'ai vu le respectable religieux chargé d'enseigner la langue française aux élèves de l'Université de Coimbre, verser des larmes abondantes à la seule idée des lieux où jadis il avait joué.

Jamais l'exilé n'entend impunément une description animée de son pays, ne voit un tableau, n'écoute une chanson nationale. L'Écossais prête une oreille attentive au bruit de la cornemuse ; il reporte ses idées vers son cœur, il se retrouve en Écosse ; il porte les mains vers ses yeux, il y trouve des larmes. L'habitant libre de l'Helvétie éprouve le besoin insurmontable de revoir ses montagnes lorsqu'il écoute sur le sol étranger

> cet air simple et touchant,
> Qui, chez le montagnard absent de sa patrie,
> Réveille le regret d'une terre chérie.

Tel a été le nombre des déserteurs suisses dans les armées françaises, que les peines les plus sévères punissaient ceux qui osaient jouer, chanter ou siffler le *ranz des vaches*. Aucun habitant de la Lusitanie, victime de la plus noble des causes, ne peut entendre sans tressaillir, loin de ses plages fortunées, les sons magiques de cet hymne de liberté, chaleureuse improvisation de notre jeune et libéral monarque. Rien n'entre dans l'âme comme les accords d'un instrument ou d'une voix douce ; c'est ainsi que Grétry observa que le mouvement artériel s'accordait avec le rhythme musical.

La *Nostalgie* (1),

C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas,
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas;
Ce souvenir qui tue, oui, cette fièvre lente
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente.
C'est ce mal du pays, dont rien ne peut guérir,
Dont on meurt tous les jours, sans en jamais mourir.

Quoique ce ne soit que depuis l'année 1700 que *Hoffer* ait traité la pathopatridomanie comme une affection morbide particulière, depuis les plus anciennes époques de l'histoire, nous trouvons des exemples frappans de ce fléau. *Ulysse*, le fondateur de ma ville natale, cet homme éminemment sage, soupira long-temps pour son petit royaume, cette île d'Ithaque « *in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam* »; il aurait tout donné pour voir la fumée de sa maison : c'est en vain que *Calypso* lui offre l'immortalité, s'il veut rester près d'elle; il préfère la patrie à l'immortalité. Postérieurement, personne n'a jamais présenté des symptômes plus marqués de nostalgie qu'*Ovide* dans son exil. Un savant médecin, partageant dans ses trois périodes la durée de cette maladie, n'en décrirait pas les symptômes avec plus d'exactitude que le poète lui-même. Nous le voyons dans la première période du mal, lorsqu'il s'écrie : « Rome, ma maison, tant de lieux si chers, et tout ce que je possédais dans cette superbe ville où je ne suis plus, se représente à moi avec tous ses charmes, et me cause des regrets infinis ! » (2)

« Appelez cette passion comme il vous plaira, soit piété, soit faiblesse de femme, indigne d'un homme de cœur, j'avoue que pour mon malheur j'ai un cœur un peu trop tendre, et que je sens vivement la perte de ma patrie (3). »

(1) De νοστέω, *je pars*, et ἄλγος, *douleur*. *Nostomania*, *pathopatridalgia*, *nostrassia*, *philopatridomania*, *heim-weh*, *itisci*, *spleen*, mal du pays.

(2) Ov., *Trist.*, l. 3, él. 2.

(3) Ov., *De Pont.*, l. 1, ép. 4.

« Mais enfin peut-être que le sommeil, remède ordinaire des soucis, pourra suspendre mes chagrins, et qu'une nuit tranquille calmera mes douleurs. Hélas! il n'en est rien : c'est alors que mille songes affreux m'assiégent de toutes parts, et me représentent des maux imaginaires comme des maux réels. Tantôt, etc. (1) » Dans un autre endroit, la seconde période est très-bien caractérisée.

« J'étais alors malade à l'extrémité. Je ne puis supporter l'air grossier de ce pays, ni m'accoutumer à ses eaux : toute cette terre a je ne sais quoi d'affreux pour moi... Pas un seul ami qui, par des entretiens consolans, puisse charmer mes ennuis... Couché tristement sur un lit, je languis nuit et jour... Tout ce qui m'était cher se représente à moi; mais, chère épouse, vous l'emportez sur tout... Quoique absente, je vous parle et ne parle que de vous... On dit même que si je parle de toute autre chose, aussitôt mon esprit s'égare, et l'on n'entend sortir de ma bouche que votre nom. Si je tombe en défaillance, si ma langue épaissie s'attache à mon palais, et qu'on ne puisse l'en détacher qu'en y faisant couler quelques gouttes de vin; qu'il survienne alors quelqu'un qui dise madame est arrivée, je me relève à l'instant, et l'espérance de vous revoir ranime tous mes sens(2). » On trouve ailleurs le passage déjà de la seconde à la troisième période, lorsqu'il dit : « Ni l'air que je respire ici, ni l'eau que je bois, ni la terre qui me porte, ni les vents furieux qui soufflent autour de moi, tout cela ne peut que m'incommoder étrangement. Aussi je sens tous mes membres défaillir, et tout mon corps dans une langueur mortelle, soit que le chagrin qui me dévore mine insensiblement mes forces, soit que la cause de mon mal vienne du pays affreux que j'habite. Quoi qu'il en soit, depuis que j'ai touché la terre du Pont, je suis tourmenté de cruelles insomnies; aussi n'ai-je plus que la peau et les os, tant je suis maigre et décharné : toute la nourriture que je prends n'a aucun goût pour moi. La couleur de mes membres lan-

(1) Ov., *De Pont.*, l. 1, ép. 2.
(2) Ov., *Trist.*, l. 3, él. 3.

guissans est semblable à celle des feuilles flétries par l'automne, et je ne suis jamais un moment sans ressentir quelque atteinte douloureuse. Mon esprit n'est pas en meilleur état que mon corps, et je ne sais lequel souffre le plus (1). » Enfin on voit la description de la dernière période dans une autre de ses élégies; la fièvre de consomption (qui l'enleva peu de temps après) s'était déjà déclarée. « Il n'est pas surprenant qu'un corps comme le mien, déjà fort affaibli par de longs et de cuisans chagrins, tombe enfin dans une langueur extrême. Cependant, qui le croirait? je ne sens aucune douleur; je ne suis point tourmenté d'une fièvre ardente, et mon pouls va toujours son train; mais je me sens tout le corps comme engourdi, j'ai perdu absolument le goût de toute nourriture; la table la mieux servie me fait soulever le cœur, et quand je vois venir l'heure de manger, je me fâche... ; mon faible estomac ne peut rien digérer. Quoique tout ceci soit bien vrai, *je n'oserais presque l'écrire*, de peur qu'on ne s'imagine que je me fais des délices de mes maux... Aujourd'hui, cher ami, si je me présentais à vos yeux, vous auriez peine à me reconnaître, tant je suis changé. Où est donc, me diriez-vous, ce teint si vermeil, ces belles couleurs répandues sur vos joues, que sont-elles devenues? Hélas! vous répondrais-je, le temps et mes douleurs les ont effacées; mon corps, flétri et desséché, n'est plus qu'un squelette vivant... Les causes de mon infirmité sont les peines d'esprit qui me rongent (2). » Il est surprenant qu'aucun auteur n'en ait parlé jusqu'aujourd'hui.

C'est surtout dans ces derniers temps que cette intéressante maladie a été observée. Les mouvemens des armées, les colonisations nouvelles, les émigrations l'ont souvent occasionée. C'est ainsi que, parmi mes compatriotes échappés à la hache du bourreau et traînant leur pénible existence en d'autres climats, de semblables exemples ne sont pas rares; et, en effet, quel étranger même pourrait quitter sans la

(1) Ov., *Trist.*, él. 8.
(2) Ov., *De Pont.*, l. 1, ép. 11.

plus vive émotion les bords majestueux du Tage, les rives fleuries du Mondego? Qui pourrait ne pas sentir son cœur se déchirer en abandonnant l'Italie de l'occident, cet Éden enchanté, selon l'expression du célèbre et injuste détracteur des Portugais (1)? S'il en est ainsi pour ceux qu'aucun lien n'attache à ce pays, que deviendra celui que les nœuds du sang, de la nature, de l'éducation, du cœur, rappellent à tous les momens vers un paradis qu'il ne peut plus que contempler de loin? qu'il soit assez hardi pour essayer d'y pénétrer, il y trouvera une porte fermée, ou un tombeau ouvert. Parmi les Portugais qui languissent ainsi sur le sol étranger, quelques-uns ont déjà succombé. Mille causes produisent chez eux cette terrible maladie; le peu d'espoir de revoir la patrie, le séjour dans des pays moins rians, le passage subit d'une grande aisance aux privations ou à la misère, contribuent à développer chez eux cette mélancolique affection. Ce regret de la patrie a été poussé si loin chez l'un de mes compatriotes, dont l'existence était sûre et tranquille en Angleterre, qu'il osa retourner à Lisbonne dans un moment de crise : le malheureux! son amour de la patrie lui a coûté la vie; il y a trouvé l'échafaud. Ce beau pays où l'émigré a laissé tant d'objets chéris, est la toison d'or gardée par des dragons qui ne s'endorment jamais.

Le ciel, si ardemment regretté, n'est pas toujours celui où l'on est né; c'est parfois celui où l'on a été élevé, parfois celui où l'on a aimé pour la première fois, parfois celui où s'est écoulée la plus belle époque de notre existence. On visite encore aujourd'hui à Alcoentre, à dix lieues de Lisbonne, l'ancien château bâti par un des premiers gouverneurs de Mazagan. Ce seigneur, ayant long-temps habité un pays qu'il regrettait, fit construire dans ses possessions un château absolument analogue au palais du gouvernement de Mazagan; les moindres détails étaient semblables, et l'exposition la même; ainsi, à la même heure que dans l'empire de Maroc, le soleil pénétrait

(1) Lord Byron, Childe-Harold, c. 1.

dans les mêmes appartemens. Cependant il faut avouer que de semblables exemples sont bien rares, et qu'il n'y a guère que le regret de la patrie qui enfante la nostalgie.

Les classifications nosographiques diffèrent. *Sauvages*, *Sagar*, en font un genre, *Fodéré*, *Cullen*, *Pinel*, une variété de la mélancolie. Elle est le plus souvent sporadique, parfois épidémique, et même moralement contagieuse : elle peut être héréditaire, non pas en léguant la maladie, mais le tempérament et les dispositions; presque toujours elle est acquise. Elle est le plus grand nombre de fois idiopathique, mais produisant d'autres affections, ou deutero-pathique, comme nous verrons lorsque nous traiterons des complications.

Beaucoup de circonstances peuvent devenir causes prédisposantes de cette affection : nous en indiquerons les principales. Un tempérament nerveux et mélancolique; l'éducation, chez ceux qui, élevés avec les soins les plus empressés au sein d'une tendre famille, ne trouvent ensuite chez les autres que des soins mercenaires; le manque d'instruction, pour ces âmes faibles qui ne peuvent pas trouver dans les études sérieuses, les distractions de l'esprit ou les consolations de la philosophie, un antidote à leur mal; les passions tristes et concentrées, l'amour, surtout heureux, l'ambition déçue; les réprimandes des supérieurs, les revers chez les émigrés et les prisonniers de guerre; l'ignorance de la langue ou la difficulté de s'exprimer; l'origine de pays montagneux (1); l'abus des femmes; l'onanisme (2); le changement dans la manière de vivre; une nourriture mauvaise ou différente de celle à laquelle on a été habitué; l'existence dans

---

(1) Les habitans de la Suisse, de la Carniole, de l'Écosse, du Brisgau, y sont le plus exposés. La raison en est dans leur air vif, dans leurs pays moins fertiles, qui nécessitent plus de travail. On a raison de dire que le montagnard chérit le rocher sourcilleux qui l'élève jusqu'au séjour des orages; le fracas des torrens et le mugissement des tempêtes ne font que l'attacher davantage à sa montueuse patrie.

(2) M. *Gendrin* cite le cas d'une fièvre lente nerveuse nostalgique augmentée par la masturbation.

le nouveau pays de maladies endémiques et contagieuses; l'ossification prématurée des sutures des os du crâne et celle des artères de l'encéphale (1), la différence du climat (2), le froid trop vif (3), l'extrême ascension du baromètre. De toutes les saisons de l'année, la plus préjudiciable est l'automne, lors de la chute des feuilles, de l'abondance des pluies, de la nudité de la terre; la nuit, ou le silence solennel du crépuscule; l'électricité (4); dans les professions, surtout la militaire; dans les soldats, surtout les fantassins; tous les âges, mais principalement l'adolescence; les deux sexes, au moins également (5).

---

(1) Les artères cérébrales de *Monge* et *Fourcroy* furent trouvées ossifiées.

(2) Que l'air, que le climat soit bon ou mauvais, c'est toujours le meilleur pour l'homme qui l'a respiré dans son enfance; c'est celui avec lequel il sympathise le plus, et dont les proportions, pour ainsi dire, font partie de son sang. Le dégoût de la vie, si commun chez les Anglais, dépend-il aussi de l'exposition au nord-est, vent qu'ils appellent même *vent des pendus?*

(3) C'est ainsi que dans la retraite de Moscou plusieurs Français en ont été atteints, parce que leur cerveau était déjà altéré par un froid de 25° à 28°.

(4) En 1819, S. M. le Roi D. *Jean* VI, voulant peupler un pays (*Cantagalo*) dans le voisinage du *Rio de Janeiro*, y fit aller d'Europe quelques milliers de Suisses, auxquels il donna des terres à cultiver, des logemens et des émolumens dans les premières années. Mon père, premier professeur de médecine à l'université de Coïmbre et médecin de S. M., se trouvant alors près du Roi, fut chargé de cette nouvelle colonisation. Parmi les manuscrits qu'il a laissés en mourant, on trouve une *Histoire de la colonie suisse, à Macacú*, où parmi d'autres choses fort intéressantes (surtout sous le rapport de police médicale), on lit deux chapitres sur la nostalgie, dont une grande partie des colons étaient affectés. Il me sera permis de citer plus d'une fois cet ouvrage, parce qu'on y trouve des observations particulières. C'est ainsi qu'on y lit: « Dans l'automne on peut être sûr d'un orage quotidien; de quatre à six heures du soir des nuages s'amoncèlent, la foudre tombe, et le ciel apaisé n'offre plus qu'une couleur pure. J'ai remarqué que les accès de nostalgie étaient plus violens alors: un Suisse s'est brûlé la cervelle pendant un orage. »

(5) Sur la foi les uns des autres, les auteurs qui ont parlé de nostalgie disent

Les causes occasionnelles sont le plus souvent inconnues au médecin. En règle générale on peut dire que quelques-unes des causes prédisposantes que nous venons d'énumérer peuvent devenir cause occasionelle. Cependant la maladie dépend fréquemment d'une lettre amoureuse, d'un tableau, d'une conversation, d'une chanson (1), de la perception de l'accent du pays natal (2), d'un changement brusque de position ou d'habitudes (3).

---

que les femmes y sont bien moins sujètes : on dit que des sensations sans cesse variées ne leur donnent pas le temps de se fixer sur un seul sujet, et que les larmes les soulagent. Cependant, si nous considérons qu'elles appartiennent à un sexe éminemment nerveux, tempérament prédisposant de la maladie; qu'elles sont plus impressionnables ; que leur vie, plus sédentaire, doit les attacher plus fortement à des objets au milieu desquels elles sont nées, et qu'elles n'ont jamais quittés; que l'amour (l'existence de la femme) est chez elle une passion plus profonde; que ses sentimens plus doux sont tous aimans; si nous considérons tout cela, dis-je, il faut convenir que s'il y a moins d'exemples de femmes nostalgiques, c'est qu'elles y sont beaucoup moins exposées. Quoi qu'il en soit, on en trouve des exemples chez *Castelnau*, *Harder*, *Zwinger*, *Pinel*, *Sauvages*, *Jacquier*, et d'autres. Dans les Mémoires de mon père, on lit : « Proportion gardée, le nombre de femmes affectées du mal du pays est double de celui des hommes, quoiqu'elles ne manquent de rien et que la plupart vivent avec leurs maris. »

(1) Le *Ranz des vaches*, auquel on attribue une vertu semblable au chant des trois syrènes de Pélore, n'a rien dans sa musique qui produise beaucoup d'effet chez un étranger; je l'entends sans la moindre émotion. Il faut que son influence soit due et aux paroles qui rappellent la patrie, et au souvenir des temps où le Suisse l'entendait au sein de sa famille.

(2) M. *Moreau*, dans le Recueil de la Soc. de méd., rapporte le cas d'une fièvre lente nerveuse nostalgique, déterminée par la perception de l'accent du pays natal.

(3) Dans un mémoire de *Moriceau Beauchamp*, inséré dans les Mémoires de la Société d'émulation, il présente une observation intéressante. Dans les premières guerres de la république française, dans les départemens de l'ouest, tous les jeunes gens ont été forcés, manque de troupes, de prendre les armes pour défendre leurs provinces; la discipline était mal observée, surtout par les citadins

Les prodromes physiques de la maladie ne sont pas nombreux. Les principaux effets immédiats sont : une constriction incommode dans les régions précordiale et épigastrique (1).

Les médecins divisent en trois époques la durée de la maladie, dont chacune a des symptômes particuliers, qui ne peuvent pas toujours être aussi tranchés que nous les présentons.

Les symptômes de la première période sont d'abord seulement moraux. L'exilé pense souvent à sa patrie, aux plaisirs dont il y jouissait, et c'est la seule idée qui peut lui arracher un sourire : il parle tout seul, il abandonne le monde ; à peine s'il garde un ami choisi parmi ses compatriotes, avec lequel il puisse souvent s'entretenir de son pays ; tous les autres sont abandonnés. On dit que chez plusieurs individus il se manifeste des antipathies particulières contre certaines personnes, sans qu'il existe une cause de cette bizarrerie. Il recherche les endroits les moins fréquentés, les bords de la mer, les forêts épaisses, où au déclin du soleil il se promène les bras croisés,

---

et les jeunes riches. Qu'en advint-il ? Les campagnards, dont les habitudes étaient entièrement changées, regrettèrent leurs villages, et leur moral se trouva affecté au point que la moindre blessure, la moindre excoriation, devenait mortelle pour eux; les citadins, dont la discipline peu sévère leur offrait le même genre de vie que dans le tumulte des villes, n'en étaient nullement affectés. Cette armée de l'ouest ayant été se réunir à celle du nord, où la discipline était beaucoup plus sévère et égale, et où les citadins étaient forcés de se plier aux plus rudes exercices de l'art militaire, les habitans des villes succombaient à la plus légère maladie, tandis que les campagnards supportaient bien le changement. C'est ici clairement un résultat du changement de position ou d'habitudes; quelques autres raisons contribuaient, comme la perte des grades, le plus grand éloignement de leurs pays.

(1) Cela n'étonnera pas si l'on fait attention aux grands centres nerveux qu'on rencontre dans ces régions; à la conscience, qui reporte à ces points toutes les affections; aux mouvemens instantanés de plaisir ou de peine y produisant sensiblement leur effet immédiat. M. *Azaïs* explique cet état par la compression exercée par les corps extérieurs, leur état d'expansion ne faisant pas équilibre avec celle du malade.

la tête penchée, marchant tantôt très-doucement, tantôt d'un pas rapide. Il déteste la clarté trop vive ; son cœur est serré, il désire souvent pleurer, il pense que son cœur en serait soulagé, et il ne le peut. Parfois, lorsqu'on l'observe sans qu'il s'en doute, on le voit, semblable à un caméléon, passer soudainement d'une vive rougeur à une pâleur mortelle. Augmentation spontanée de la chaleur de la tête, rougeur des conjonctives, regard incertain. Le sommeil est perdu ou agité ; l'estomac devient paresseux, l'appétit nul, la bouche sèche ; constipation ; des mouvemens convulsifs dans les muscles des membres, surtout le matin. Il commence à se manifester une petite fièvre nocturne, qui se prolonge pendant tout le cours de la maladie.

Dans la deuxième période, beaucoup de désordres physiques accompagnent déjà le trouble moral : le malade devient plus taciturne que jamais ; il rougirait qu'on devinât la cause de ses souffrances, et c'est là un des symptômes très-singuliers de cette maladie. Il sait que plus il pense à son pays, et aux objets qui lui sont chers, plus il souffre. Qu'importe ! il lui est plus doux de souffrir. Lorsque vous marchez sur un sentier étroit au-dessus d'énormes précipices, n'éprouvez-vous pas l'impulsion de vous rouler dans l'abîme ? Le malheureux devient pâle, il se fatigue facilement, les yeux sont cernés ; parfois les pommettes rosées, les joues caves, le nez effilé, les lèvres décolorées et amincies ; enfin survient un amaigrissement général. On prend du dégoût pour les alimens, la bouche est sèche, amère, et recouverte d'un enduit jaunâtre, blanchâtre ou verdâtre ; on éprouve de la soif, surtout le matin. Il survient des rapports acides et nidoreux, et des vents ; les hypochondres sont tendus, les urines rares, brûlantes, rouges, déposant souvent un sédiment briqueté. Il paraît qu'à Cantagalo ces malades avaient souvent des calculs : ils commençaient par rendre, en urinant, de petits graviers plus ou moins volumineux, avec beaucoup de difficulté, et des coliques néphrétiques. Il y a dyspnée, portée parfois au point de faire craindre une suffocation imminente ; le pouls est faible, lent, irrégulier ; il paraîtrait qu'il existe parfois des en-

flures des jambes. *Boisseau* dit qu'à cette époque le nostalgique a un œil particulier, « c'est celui d'une tendre mère, qui a perdu depuis peu un fils chéri, et qui supporte cette perte en silence, mais non sans éprouver une douleur déchirante. » Enfin à tout ce groupe de symptômes vient souvent se réunir un délire furieux, ou des rêves du pays, dans lesquels le malade s'agite, rit et pleure alternativement; c'est encore l'état qui l'attend dans les courts momens où le sommeil appesantit ses paupières.

Dans la troisième période, le tableau se noircit : la peau est aride comme les sables du désert; l'intelligence et les sens s'émoussent, les liquides font horreur; les lèvres livides, les jambes chancelantes, les yeux cadavéreux, indiquent le rapide dépérissement du malheureux. Une couche terreuse recouvre plusieurs points de sa figure; les petites sueurs nocturnes, le marasme, la consomption, la fièvre hectique, l'accablent; et serrant son sein de ses mains décharnées, il ouvre ses lèvres pour la dernière fois, pour répéter encore : ô ma mère! ô ma patrie!

Il cessa d'exister! est-il étonnant qu'un chagrin si profond moissonne une victime de plus? Si *Artémise* a pleuré toute sa vie la mort de *Mausole*, ne descendit-elle pas elle-même dans la tombe consumée de sa douleur? Mais ce qu'il y a de plus déchirant dans cette maladie, c'est qu'elle est souvent terminée par la fièvre hectique. *Horace* dit que, après que Prométhée eut dérobé le feu du ciel, un essaim de toutes sortes de fièvres se répandit sur la terre : certes il n'y en a pas de plus meurtrière, et ceux qui en sont attaqués méritent d'autant plus d'intérêt qu'ils sont habituellement, comme l'a remarqué M. *Duméril*, les plus favorisés de la nature par le physique et le moral.

Cette affection est susceptible de présenter aussi le type intermittent. Elle revêt ce caractère chez plusieurs malades, qui, tous les jours, vers la brune, en ressentent un accès beaucoup plus violent : il y en a quelques exemples dans la science. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle peut aussi prendre le type tierce. On lit

dans l'Histoire de la colonie suisse : « Il y eut entre autres un malade (Guillaume Sprengel, tailleur) qui tantôt en était profondément atteint, tantôt, sans y penser, vaquait à ses affaires. Craignant que sa nostalgie ne fût simulée, je l'ai fait observer de près; on m'en fit un rapport favorable. Alors j'ai commencé à l'étudier moi-même, et je ne revenais pas de mon étonnement, lorsque j'ai reconnu qu'il était attaqué d'une véritable nostalgie tierce très-bien caractérisée; il éprouvait des accès de nostalgie tous les deux jours, et dans celui de l'intervalle une parfaite rémission. J'ai prié son médecin de le traiter par le quinquina, étant curieux de voir si le type plutôt que la maladie céderait à ce traitement. Il a commencé à le faire, mais il a suspendu son emploi à cause d'autres symptômes qui le contr'indiquaient, et le malade est mort, quelques jours après, d'une dyssenterie. » Je ne connais que ce fait dans l'Histoire de la maladie, mais il était de mon devoir de le rapporter; si d'autres cas semblables se présentent, ce sera une bizarrerie de plus pour augmenter le catalogue de celles qui sont produites par ces maladies intermittentes, caractère dont la cause et la manière d'agir sont ignorées.

Le diagnostic de cette maladie est facile à établir par l'observation des symptômes ci-dessus énoncés. Il devient un peu plus difficile quand on n'est pas à même de savoir la cause de la maladie, et que les nostalgiques s'obstinent à la cacher, comme dans les cas où elle est compliquée. Alors le malade peut cacher la cause de la nostalgie, et le médecin qui n'a attention qu'à la maladie concomitante et souvent secondaire, s'étonne de l'opiniâtreté d'affections qui souvent devraient céder aux plus légers efforts de l'art. Il faut faire attention à ne pas la confondre avec une affection qui n'en est que le symptôme; les palpitations du cœur et d'autres symptômes d'anévrisme ont plus d'une fois trompé les médecins. M. *Maury* cite le cas d'un sujet traité comme attaqué d'anévrisme, soudainement guéri par le retour dans son pays.

La maladie qui nous occupe peut se terminer par la santé, et c'est là heureusement le plus ordinaire; par des maladies consécutives,

comme nous allons voir, et par la mort, constant résultat d'une fièvre hectique, qui forme véritablement la troisième période. Lorsqu elle est arrivée à cette période, sa marche est effrayante; la mort sourit en regardant sa victime; après une vague, une vague se déroule; après un rayon évanoui, un autre s'évanouit encore : tel disparaît l'espoir de moment en moment.

La nostalgie est bien moins dangereuse lorsqu'elle est simple; mais c'est ce qui arrive le moins fréquemment. Il y a presque toujours des maladies concomitantes, ou bien qu'elles soient occasionées par ce trouble moral qui exerce tant d'influence sur les sécrétions, les digestions et toutes les fonctions de la vie; ou bien que la nostalgie ellemême ait été préparée par des infirmités antérieures : ainsi elle apparaît souvent lorsque l'exilé, attaqué d'une maladie grave qui le retient au lit, ne trouve pas dans les personnes qui l'entourent les mêmes soins prévenans que chez lui, surtout si c'est une maladie sale, comme un ulcère, le scorbut, la gangrène, et plus encore s'il est persuadé que l'air ou l'exposition du pays qu'il habite a causé sa maladie ou y a contribué (1); tantôt c'est la nostalgie qui est la cause la plus probable d'affections qui se manifestent en même temps, la fièvre putride et nerveuse, la phthisie, la fièvre hectique, les tubercules du mésentère, etc. M. le baron *Des Genettes* rapporte que la nostalgie en Orient compliqua la peste et la rendit plus meurtrière.

---

(1) Et en effet, lorsque le pays habité est malsain, ou que les élémens qui nous entourent sont nuisibles, toutes les maladies trouvent le corps de l'homme disposé à les recevoir. Ces circonstances commencent par diminuer la vitalité; l'équilibre exhalant est rompu, et l'absorption charrie dans l'économie les émanations miasmatiques; c'est ainsi qu'on voit naître les intermittentes pernicieuses dans les Marais Pontins, c'est ainsi que *Bichat* est mort d'une fièvre typhoïde, résultat d'un levain putride qu'il couvait dans son corps, disséquant nuit et jour et souvent des cadavres pourris. Ses condisciples le repoussaient, en plaisantant, d'auprès d'eux, ne pouvant supporter l'odeur cadavéreuse émanée de son haleine et de la transpiration de tout son corps.

La nostalgie simple n est pas souvent mortelle, mais elle rend beaucoup plus fâcheux le pronostic des maladies concomitantes ou consécutives.

Différentes maladies peuvent venir à la suite de cette affection. Cependant, sans compter la fièvre hectique, la plus fréquente est la dyssenterie. Mon père affirme que dans la colonie de Cantagalo quelques individus ont succombé à une dyssenterie consécutive; «et j'ai cru remarquer, ajoute-t-il, que les hommes les plus robustes étaient plus exposés à cette fâcheuse complication.» M. *Hennequin*, dans un Mémoire sur ce sujet, rapporte la marche de l'épidémie qui a régné en 1811 dans l'île de Porquerolles, côtes de Provence. Il y avait huit cents conscrits réfractaires formant le 22e.; quatre-vingt-cinq furent successivement admis à l'ambulance. Ils éprouvaient une débilité, un accablement général accompagné de défaillance et d'une grande horreur de la vie; ils se sentaient le corps brisé; enfin, après les symptômes de la nostalgie se déclarait une dyssenterie violente, qui en moissonnait une grande partie. Selon *Hoffer*, on doit mettre au nombre des maladies consécutives les fièvres continues ou intermittentes : aucun fait ne l'atteste. M. *Georget* et d'autres pensent que la nostalgie est souvent la cause du scorbut chez les marins.

Il arrive assez fréquemment dans les armées que l'on feint d'être atteint de cette affection : il n'est pas souvent facile de reconnaître la fourberie; cependant elle est très-probable lorsque la face n'exprime rien d'anormal et qu'elle est colorée; que le pouls est fort, égal, naturel; qu'on ne veut pas garder la diète, et surtout lorsque l'individu s'empresse d'expliquer la cause de son mal et d'insinuer la nécessité qu'il a de retourner dans son pays : le véritable nostalgique craint de laisser deviner l'origine de ses souffrances. Dans ce cas-là, le médecin sait ce qu'il a à faire : j'ai vu des ventouses ordonnées guérir, comme par miracle, avant même d'avoir été appliquées, un évanouissement simulé. *Boerhaave*, arrivant à l'hôpital de Harlem, pour donner son avis sur une affection convulsive qui se propageait parmi une foule de jeunes filles, fit apporter des réchauds dans la salle, et me-

naça de l'application d'un fer rouge la première et toutes celles qui auraient des convulsions ; aucune n'en eut. Il faut faire quelque chose d'analogue. *Sagar*, qui fut atteint de nostalgie lui-même, recommande de leur donner fréquemment une poudre d'aloès, chamœpitis et absinthe.

Les lésions cadavériques trouvées à la suite de la nostalgie ne sont pas tellement constantes que nous puissions déterminer précisément lesquelles forment le véritable groupe qui l'accompagne : d'abord la matière en elle-même est obscure et beaucoup plus parce que différens yeux voient sur le même cadavre différentes lésions. M. *Broussais*, chez beaucoup de malades à Pau, a toujours trouvé des lésions du canal digestif, et des épanchemens de sérosité dans les ventricules. M. *Maury*, de Strasbourg, rapporte la nécropsie d'un sujet mort en dix jours, chez qui on n'a rien trouvé dans le cerveau qu'une légère injection, mais beaucoup de désordres dans le tube intestinal. L'examen cadavérique de quelques malades au Val-de-Grâce, fait par M. *Puel*, lui a permis d'établir, en thèse, qu'il y avait toujours une injection assez forte des vaisseaux cérébraux, de l'épanchement de sérosité dans les ventricules, mais plus constamment encore et d'une manière plus marquée la gangrène, la corrosion, la désorganisation du tube digestif abdominal. En même temps, les dissections de M. *Larrey* lui ont prouvé qu'il y a des cas où les intestins sont sains ; on lui répond qu'il ne s'ensuit pas de là qu'il n'y ait pas de lésion pendant la vie ; que très souvent l'apoplexie, la pleurésie, l'érysipèle, ne laissent pas de traces de leur existence. *Baron* assure avoir trouvé seulement les vaisseaux du cerveau engorgés d'un sang noir. D'autres avancent que le seul phénomène constant est l'opacité, la rougeur, l'épaississement de la portion de la méningine qui recouvre la partie antérieure des hémisphères cérébraux. Cependant les résultats les plus dignes de foi, par le nombre des sujets examinés, et par le raisonnement, sont ceux de M. *Larrey*; les voici : 1°. La superficie des lobes antérieurs du cerveau est dans un état d'inflammation profonde, avec des points de suppuration, dont le siége et l'étendue varient. L'arachnoïde et la pie-mère participent

à cette inflammation ; les substances du cerveau sont durcies, et leurs vaisseaux artériels gorgés de sang noir et liquide. 2°. Les poumons sont également engorgés; les cavités du cœur sont dilatées outre mesure, et remplies de coagulum ou de sang noirâtre; l'estomac et les intestins sont distendus par des gaz; leur membrane muqueuse est injectée, mais elle ne présente point de symptômes d'une véritable inflammation (1).

D'accord avec les idées que nous passons à exposer sommairement en traitant de la nature de la maladie, le premier organe affecté étant le cerveau, c'est là qu'on doit trouver les lésions primaires lorsqu'elles sont perceptibles, ou les supposer lorsqu'elles ne le seraient pas. Mille faits nous donnent toute liberté de croire à l'existence de dérangemens du cerveau inappréciables à nos sens, ou à nos moyens de l'étudier. Les influences du pneumo-gastrique, du plexus solaire, des nerfs des appareils circulatoire et digestif, produisent presque toujours des lésions sympathiques dans ces appareils. C'est donc dans l'ordre ci-dessus énoncé que les phénomènes doivent paraître.

Maintenant que nous connaissons les causes et les symptômes de la maladie, et ses lésions cadavériques, pouvons-nous marquer son siége, indiquer sa nature? Cette connaissance est une des plus essentielles dans l'histoire des maladies; les accidens pathologiques des lésions vitales de tissus, de fonctions ou d'appareils qui les déterminent, ne doivent jamais être isolés. C'est manque de respect pour ce principe que de violentes phlegmasies ou irritations viscérales sont souvent traitées par des moyens incendiaires : et c'est la trop grande étendue et la fausse application que quelques modernes en ont faite qui leur font toujours voir des symptômes de phlegmasie locale, et appliquer les antiphlogistiques là où la fièvre est le résultat d'une prostration

(1) Les courtes pages que M. *Larrey* consacre à cette maladie jettent beaucoup de clarté sur plusieurs points mal connus. Son article fort intéressant présente, entre autres choses curieuses, la nécropsie du célèbre *Byron*, faite en Grèce, qui est très-singulière.

générale de quelque système. La nostalgie est-elle dépendante d'une gastro-entérite? Non. On trouve indubitablement chez les trois quarts des individus morts à la suite de la nostalgie, des lésions dans le tube digestif. Mais, 1°. il y a beaucoup de sujets chez qui aucune lésion semblable n'a été observée, ou était insuffisante à elle seule pour tuer le malade, et même *post hoc ergo propter hoc* est un sophisme. 2°. Une maladie dont la cause est morale doit avoir son premier effet sur le centre nerveux. 3°. Aucune autopsie n'a encore présenté la masse encéphalique dans son état normal. 4°. Si les lésions intestinales existent, c'est la suite de la connexion intime du cerveau avec les organes digestifs. 5°. Il n'y a pas plus de raison pour établir le siége de la nostalgie dans le tube intestinal que dans le cœur, puisque presque toujours lorsque la maladie est arrivée au point de tuer le malade, le cœur est dilaté. 6°. Le traitement de la gastro-entérite, au lieu de guérir, aggraverait la maladie, etc.

Hoffer, le premier auteur qui en ait parlé, pense que la cause prochaine est la suivante : toutes les sensations étant communiquées à l'âme au moyen de vibrations nerveuses, celles qui aboutissent à l'imagination étant plus nombreuses, on regrette d'autant plus la patrie qu'on devient insensible aux autres objets. J'imagine que le mécanisme en est tout à fait l'inverse.

Notre système nerveux et son centre, habitués depuis le plus bas âge à être impressionnés par les mêmes objets, ils deviennent un stimulant aussi nécessaire pour que l'âme exécute bien ses fonctions, que la lumière pour que la vue s'exerce. Semblable à une longue série de billes d'ivoire dont la dernière se met en mouvement aussitôt la première touchée, l'extrémité cérébrale des nerfs, ce *télégraphe nerveux* constamment frappé par les mêmes objets, en donne une habitude au cerveau, d'autant plus indispensable pour lui que les objets qui nous entourent sont plus majestueux, plus rapprochés de la simple nature. L'homme change de place ; des objets nouveaux viennent différemment frapper ses sens; mais le stimulus nécessaire de son cerveau lui manque; il s'établit une véritable sédation dans la partie de

son système nerveux, à laquelle était dévolue la vie de relation. Le manque d'action nerveuse dans ces nerfs leur en fait prendre au cerveau; le cerveau, déséquilibré, ne peut plus exercer ses fonctions régulièrement, ni d'organe pensant, ni d'organe vivant, ni d'organe sécréteur; de là vient que l'imagination et la pensée sont perverties, que des lésions se manifestent au cerveau, et que la sécrétion du fluide nerveux est diminuée; de là encore les nerfs de la vie de nutrition, apportant au cœur et à l'estomac moins de fluide nerveux, y occasionent des lésions plus ou moins graves. Les nerfs ont aussi leurs *appétits organiques* indispensables, selon l'expression de M. *Gendrin.*

La maladie a donc pour siége le cerveau. *Bayle,* dans son Traité sur les maladies du cerveau, dit que souvent la méningite chronique dépendait de la nostalgie. Ne serait-elle pas la maladie physique des nostalgiques, puisqu'on trouve peut-être toujours les couches albumineuses, les injections d'arachnoïde, les lésions, en un mot, qui la caractérisent?

S'il y a un cas où les secours pharmaceutiques soient contr'indiqués, ou du moins inutiles, c'est évidemment celui qui nous occupe. Le plus souvent vainement vous prodiguez votre science; semblable à la plaie de Télèphe, il n'y a que la lance d'Achille qui puisse la guérir : c'est le cas du *fuge medicos et medicamina* de *Lieutaud. Hoffer* lui-même, quoique du petit nombre de ceux qui prescrivent quelques médicamens, qu'on l'étudie, et on verra que ce n'est que contre les symptômes ou les complications. Cependant, l'homme chargé de la police médicale, aussitôt qu'il verra de grandes masses d'hommes dans les circonstances favorables au développement de l'affection, comme dans les colonisations, les armées, doit immédiatement prendre des mesures générales et individuelles de précaution; il doit faire exécuter des jeux, des danses, des divertissemens analogues à ceux du pays quitté, empêcher l'oisiveté, faire entendre de la musique, défendre de se promener seul au bord de l'eau, au clair de lune, dans les bois sombres. C'est à l'aide de quelques-uns de ces moyens que M. *Des Genettes* parvint à distraire l'armée française en Égypte.

Enfin la connaissance des causes de la maladie déjà énoncées indiquera à la police médicale les écueils qu'elle doit éviter.

Si cependant, malgré ces précautions, un individu en est atteint, vainement cherchera-t-il à le cacher; pour le médecin, son âme sera toujours transparente comme les mers profondes avec une atmosphère pure; c'est alors que la plus exacte connaissance des replis du cœur humain est nécessaire, car on devient le médecin de l'âme. Il faut s'insinuer dans l'estime du malheureux, objet de nos soins; l'habituer à nous aimer, à voir en nous un ami qui compatit à ses peines. Avez-vous jamais entendu le bruit souterrain que couvre la terre noire du volcan? Qu'il s'ouvre une issue, que son sein projette les flammes qui le tourmentaient, et le silence reparaîtra là où la nature se débattait contre elle-même. On doit le faire paraître, non dans ces assemblées tumultueuses où l'ennui tue le plaisir, mais dans ces réunions choisies où l'amitié a toujours le franc sourire sur les lèvres. Les voyages peuvent lui être utiles; d'autres ciels, des climats rians, des distractions nouvelles peuvent l'arracher à sa léthargie (1). On doit lui procurer le plus souvent possible des nouvelles des objets chéris: dans ces momens, le malade se transporte à son foyer natal. Mais le grand moyen dont on ne se sert pas assez ni pour cette maladie, ni pour bien d'autres, est celui que nous apprend la thérapeutique des passions. *Voulonne*, dans un Traité sur l'usage qu'on pourrait faire des passions en médecine, avance que tout le changement qui, en certaines circonstances, est morbifique, peut devenir salutaire. Un mouvement instantané ou inattendu de plaisir qui peut, chez l'homme bien portant, être très-nuisible, peut guérir le nostalgique comme par enchantement: l'émotion, antithèse de l'ennui, en détruit tout l'empire (2). La connaissance de l'influence du moral sur le physique

(1) C'est à l'aide des voyages et des brillantes réunions, accompagnés de leurs *sortiléges* et de *leurs saintes paroles*, que les anciens prêtres d'Égypte faisaient des miracles dans la guérison de la monomanie.

(2) Il y a dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation une observa-

et du physique sur le moral peut être très-utile. On connaît cette observation, rapportée dans la thèse de M. *Reynal*, d'un matelot nostalgique qui, décidé à se suicider, importunait continuellement son chirurgien pour qu'il lui donnât de l'arsenic; fatigué de ses prières, il lui donna de l'émétique; aussitôt qu'il commença à vomir, il voit déjà la mort, il tremble, et il est au comble du bonheur lorsqu'on lui dit la vérité. Le médecin philosophe doit approfondir le caractère de son malade, et tâcher de combattre cette passion par une autre conforme à son penchant naturel; ainsi tour à tour il appellera à son aide l'avarice, l'ambition ou l'amour. Si aucun de ces moyens n'est efficace, il faut promettre, même sans l'intention de tenir, qu'on reverra bientôt son pays. Ce moyen a été souvent prodigieux; on connaît plusieurs cas où cette seule promesse a guéri instantanément, et même où le malade, aussitôt qu'il en a vu la possibilité, a signifié que son ardent désir de partir était passé; mais il en existe aussi beaucoup d'exemples fâcheux, lorsque le malade déçu dans ses espérances voit qu'on s'est joué de lui. Enfin on doit lui chercher un ami, surtout un compatriote (1). Voilà pour les moyens essentiellement moraux; main-

---

tion de M. *Moreau*, où l'on voit combien cette émotion, ces moyens moraux peuvent être efficaces. Un homme qui avait eu le bras fracassé fut condamné à subir l'opération; les premiers jours qui suivirent l'amputation, aucun phénomène ne se présenta; mais le cinquième jour, il ne faisait que penser à sa chaumière, à sa femme et à ses enfans; dès-lors la fièvre s'alluma, il s'établit une suppuration lente, la surface de la plaie devint livide, ses bords renversés, et tout un appareil de symptômes qui faisait désespérer pour sa vie. Le seizième jour, un riche négociant ayant passé dans la salle, s'approcha de son lit, et obtint par son attendrissement la confiance du malade; le récit des vertus de sa femme et de ses enfans fit mêler leurs larmes, il se sentit plus soulagé; enfin le négociant lui ayant proposé de recevoir chez lui sa femme, ses enfans et lui-même, il accepta avec le plus grand empressement; le lendemain, la fièvre avait disparu, et une prompte guérison en fut le résultat.

(1) C'est principalement dans cette maladie que l'on doit suivre le précepte de *Sénèque* (*de Tranquil. animi*) : *Nunquàm sit mens otiosa, nunquàm solitudinem petat, amicis aperiendum imum pectus.*

tenant voyons l'exercice du corps et des sens. Toute espèce d'exercices gymnastiques, de jeux où le corps prend une grande part, lui conviennent, poussés même au point d'une fatigue qui concilie le sommeil. Dans plusieurs cas, comme lorsque la cause de la maladie est la séparation de son régiment qui part, laissant le soldat malade dans un hôpital et dans d'autres circonstances, une musique guerrière peut produire le plus grand effet : M. *Gaillardot* a vu des nostalgiques guéris par l'harmonie martiale d'une marche ou le cliquetis des armes (1). L'exposition doit être riante et aérée. *Lind*, dans son ouvrage sur les maladies des Européens dans les pays chauds, rapporte l'observation de plusieurs personnes guéries par le voisinage de la mer; il propose même de faire des vaisseaux des hôpitaux. Quant aux substances ingérées, les alimens doivent être de facile digestion, rafraîchissans; on doit aussi prescrire du vin généreux, porté au point d'exciter un peu de gaîté; mais point d'opium, comme quelques-uns le conseillent : *pharmaca nulla;* surtout point de stimulans; nous avons vu qu'il y a toujours une phlegmasie intestinale. Ce n'est pas cependant une raison pour que nous pratiquions des émissions sanguines. On peut voir dans l'observation recueillie au Val-de-Grâce par M. *Puel* l'effet nul ou préjudiciable des sangsues. M. *Broussais* lui-même conseille d'être avare de saignées (2). M. *Gaillardot* a re-

(1) Saül ne calmait sa mélancolie que par les accords de la harpe de David. La musique est encore un moyen dont on devrait se servir en médecine ; si cela était possible, elle devrait être exécutée à certaines heures dans tous les hôpitaux; mais ce qui aurait été très-facile et très-convenable pour beaucoup de maladies, c'aurait été les jeux et les exercices gymnastiques dont nous avons parlé; qu'est-ce qui empêche qu'ils soient établis dans les hôpitaux? Par exemple, dans presque toutes les convalescences ils seraient utiles.

(2) M. *Larrey* (Clinique chirurgicale) est un de ceux qui recommandent l'application de ventouses, de stomachiques, de toniques, après les émissions sanguines : mais comme ce n'est que sur un seul cas, peut-être indépendant du traitement, qu'il se fonde, il faut plutôt suivre les conseils de tous les observateurs.

marqué que les médicamens ne faisaient qu'aggraver la maladie; *Sauvages*, *Messeney* et d'autres sont du même avis. Mais lorsque la nostalgie est compliquée, on doit combattre pharmaceutiquement la maladie concomitante. Quant aux autres moyens, il paraîtrait que le commerce des femmes est très-avantageux : vous guérissez le malade si vous pouvez le faire aimer; c'est une passion qui absorbe toutes les autres; et même un usage non outré des plaisirs de l'amour, en épanouissant l'âme, contribue à la guérison (1). L'électricité ne serait-elle pas avantageuse (2)? Selon une observation de mon père, des applications glacées à la tête seraient convenables (3); mais il faudrait pour l'avancer une plus grande abondance de faits.

---

(1) M. le baron *Des Genettes* m'a fait l'honneur de me communiquer l'observation d'un homme devenu violemment nostalgique par amour; sa prescription fut de changer de maîtresse : elle eut un plein succès. M. *Jacquier* cite dans sa thèse le cas d'une jeune personne nostalgo-suicide : elle aima, elle cessa de souffrir.

(2) Si jamais il se présentait à moi un individu affecté de cette maladie, je lui prescrirais les bains électriques; c'est une exaltation du centre nerveux, une maladie du cerveau, et selon ma manière de voir, il y a une grande analogie entre le fluide nerveux et le fluide galvanique ou électrique; il serait aussi long que déplacé d'en développer ici les motifs. Ainsi donc, j'aurais voulu connaître par des faits l'effet du galvanisme appliqué de toutes les manières sur les individus nostalgiques.

(3) « Un nostalgique chez lequel aucune autre maladie n'était venue traverser la principale, dépérissait de jour en jour malgré tous les soins; enfin il en était déjà à la fièvre hectique. Voyant qu'il n'y avait pas de complication, que cette fièvre de consomption était le dernier degré de la nostalgie simple, selon les idées que je m'étais faites du siége de cette maladie, et gardant peu d'espoir de le conserver, je lui fis faire de fréquentes applications glacées à la tête, pendant que le malade était plongé dans un bain tiède. Je fus agréablement surpris lorsque je vis peu à peu son teint s'animer, tous ses symptômes fâcheux diminuer, et finir par être complètement guéri. Il faut dire en même temps que le même moyen et des bains très-froids appliqués dans deux autres cas identiques, n'ont pas été couronnés d'un si heureux résultat. » (*Histoire de la Col. suisse.*)

Si cependant, après avoir appliqué tous les secours énoncés, la maladie persiste ou s'aggrave, il ne reste que le moyen héroïque; il faut à tout prix le rendre à ses anciennes habitudes, à ses amis, à sa patrie. Tantôt vous l'avez vu taciturne, dans une sombre tranquillité; empressez-vous d'y porter le remède; rien de pire qu'un désir supprimé qui, rongeant le cœur, couvre la physionomie du masque du repos, et fait un art de la nature humaine. Vous reverrez ces yeux brillans, ces joues colorées, cette fière démarche, cette vie qui rayonne de chaque point, et vous pourrez vous écrier : « J'ai tendu la main à un squelette, et je l'ai fait remonter les marches du tombeau ! »

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Terram mutare est in longis morbis. *De Morbis popularibus*, lib. 6.

II.

Qui solitos labores ferre consueverunt, etiamsi debiles fuerint aut senes, insuetis, robustis licèt et juvenibus, faciliùs ferunt. *Sect.* 2, *aph.* 49.

III.

Melancholicis et nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 11.

IV.

Si metus et tristitia multo tempore perseverant, melancholicum hoc ipsum. *Ibid.*, *aph.* 23.

V.

Considerare vero etiam oportet oculorum subtùs apparentia in somnis. Si enim albi quid, palpebris commissis, subtùs appareat, idque non ex alvi profluvio sit, aut ex potione purgante, pravum signum et valdè lethale. *Ibid.*, *aph.* 52.

VI.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.